

LIVRE II

Les Eléments et la Structure de la Société

CHAPITRE PREMIER

La Population sociale

Tous les éléments de la société sont contenus dans sa base physique, la population sociale. C'est par une étude de la population, d'abord sous son aspect extérieur ou physique, puis par ses qualités morales, ses activités conscientes, que doit commencer l'analyse descriptive de la société.

Les faits d'agrégation ou de groupement sont les premiers à attirer l'attention, dans l'étude du côté physique de la population. La distribution de la vie animale et humaine sur la surface de la terre n'est pas une dispersion d'individus solitaires. Sauf de rares exceptions, les êtres humains sont répartis en groupes clairsemés ici, denses ailleurs. Un certain degré d'agrégation est la condition essentielle à l'évolution de la société. Pour qu'il puisse y avoir communication, aide mutuelle, compagnonnage, il doit y avoir voisinage et contact.

La conception de la nature comme ayant « du sang au bec et aux serres » est chère au moraliste et au politicien ;

mais, malheureusement, moralistes et politiciens connaissent fort mal la nature. Un monde de créatures vivantes qui craignent et haïssent, s'attaquent et se déchirent mutuellement n'a pas été observé. C'est une pure création *a priori* de la « pure raison ».

Dans le monde réel, les animaux sont généralement sociables. De toutes les espèces de mammifères et d'oiseaux, un très petit nombre vit dans l'isolement. Même beaucoup des vertébrés inférieurs sont sociaux et la majorité de la vie invertébrée est gouvernée par l'association.

Les sociétés de mammifères que nous pouvons observer actuellement, quelques siècles après l'invention de la poudre à canon, ne sont que des débris, comme le dit M. Kropotkine, des immenses agrégations du passé. Dans les immenses forêts, au delà des monts Alléghanys, il y avait, voilà moins d'un siècle, une intensité de vie animale qui semblerait presque incroyable aujourd'hui. A travers la forêt vierge, les pionniers trouvaient de larges routes, ouvertes par le passage d'innombrables générations de bisons. Dans les terrains salés, ils voyaient le sol tellement foulé par les hordes de bisons, de daims, de loups qu'« il n'y avait pas assez d'herbe pour nourrir un mouton et les traces du gibier étaient comme les grandes routes qui entourent une cité ». Ils voyaient les écureuils gris et noirs cheminer en troupes immenses pour émigrer à travers monts et rivières, des nuages de pigeons « qui obscurcissaient le soleil et brisaient les ramilles comme si un tourbillon se déchainait. » La Sibérie, de même, lorsque les Russes prirent possession de cette merveilleuse terre, était peuplée avec une telle densité de troupeaux d'animaux que sa conquête « ne fut qu'une partie de chasse qui dura deux cents ans ».

Et même aujourd'hui, après toutes les destructions nécessaires ou inutiles, il y a encore sur le vaste plateau de l'Asie centrale de grandes bandes de chevaux, d'ânes, de chameaux sauvages. Les steppes d'Europe et les

régions montagneuses du Nouveau-Monde sont encore la demeure de hordes de daims et d'antilopes, de gazelles, de chèvres et de moutons sauvages. Dans les plaines de tous les continents, il y a encore d'innombrables colonies de souris, d'écureuils, d'autres rongeurs, et les colonies de castors ne sont pas encore disparues. Les forêts des basses latitudes d'Asie et d'Afrique sont encore la demeure de nombreux troupeaux d'éléphants, de rhinocéros et de sociétés de singes. Au Nord, le renne se réunit en hordes ; plus au Nord encore, survivent les bandes de bœufs musqués et les innombrables troupes de renards polaires. Les côtes de l'Océan ont leurs troupeaux de phoques et les eaux abritent les compagnies de cétacés. Peut-on s'étonner que M. Kropotkine s'écrie : « à côté d'eux, le nombre des carnivores est insignifiant ».

Ni à l'état sauvage, ni aux temps de civilisation, l'homme ne vit normalement à l'état isolé. Les hordes errantes des Blackfellows en Australie, des Boschimans en Afrique, des Fuégiens au fond de l'Amérique du Sud ou des montagnes du Groënland sont petites et nomades, mais elles n'en sont pas moins des groupes, composés chacun de plusieurs familles. En fait, ce n'est qu'avec la civilisation qu'une vie garantie et confortable est possible pour un ménage isolé et elle y est plus possible en apparence qu'en réalité, grâce aux moyens de communication qui ont supprimé les distances. Même l'isolement partiel ou apparent est le produit de circonstances toutes spéciales et tend constamment à céder la place à l'agrégation. La hutte des pionniers est en train de disparaître. La ferme qui n'est pas reliée à un hameau, à un village, est une exception et est abandonnée tôt ou tard. Nulle part au monde, l'isolement de chaque famille n'a été aussi fréquent qu'aux États-Unis, mais, même ici, il s'efface rapidement. Presque un tiers du peuple de ce pays vit dans des villes de 8.000 habitants au moins et dans les États au nord de l'Atlantique, c'est la moitié de la popu-

lation qui est urbaine. Selon le recensement de 1890, il y avait aux États-Unis 28 cités de plus de 100.000 habitants, 36 de 25 à 100.000, 324 de 8.000 à 25.000 ; 1074 bourgs ou villages de 2.500 à 8.000 habitants et 2.193 de 1.000 à 2.500 habitants.

Dans toutes les espèces, et à tous les degrés de l'évolution, l'étendue de l'agrégation, sa place ou sa position, sont déterminées par des conditions physiques extérieures. Même lorsque les hommes ont été réunis par des sympathies ou des croyances, la possibilité de perpétuer leur union dépend du caractère et des ressources des environs. La distribution des aliments est le fait primordial. Les animaux et les hommes habitent ensemble là où une source d'aliments est trouvée, ou peut être produite facilement et sûrement. D'autres conditions physiques du milieu, telles que la température et l'orientation, la surface et l'altitude peuvent, néanmoins, avoir une influence appréciable, en rendant la vie relativement facile ici, difficile ou impossible ailleurs.

Les bandes de locustes sont un exemple familier de l'agrégation dépendant en lieu et en étendue des ressources alimentaires. Certaines créatures de la mer forment quelquefois des bandes énormes suivant la température des eaux, la direction des courants, l'abondance des aliments. Ainsi les polycistiens, les méduses, les cténophores, les mollusques et beaucoup de crustacés. Les oiseaux se réunissent là où leurs aliments favoris se trouvent, ou auprès des sources, ou enfin là où ils peuvent commodément nicher. Les groupements varient parce que tous les lieux n'offrent pas un attrait égal à toutes les espèces. La cime des grands arbres est occupée par les nids de corneilles, les branches par les nids de petits oiseaux. Les fermes et les chaumières abritent les colonies d'hirondelles et les vieilles tours sont le refuge de centaines d'oiseaux de nuit. Les loups et les chiens sau-

vages chassent réunis en meute. Les écureuils ont des nids séparés, et cependant les « habitants des nids séparés ont des rapports continus et émigrent ensemble dès que les cônes des arbres résineux deviennent rares ». Les écureuils noirs de l'Ouest, lorsqu'ils ont épuisé les ressources alimentaires d'une région, se réunissent en bandes nombreuses et se dirigent vers le Sud, en dévastant les forêts, les champs, les jardins, pendant que les renards, les chats sauvages, les faucons suivent leurs épaisses colonnes et dévorent les individus qui restent en arrière. Les chevaux vivent, d'ordinaire, en nombreuses associations composées de beaucoup de familles, dont chacune consiste en une quantité de juments conduites par un mâle. Si un incendie consume les herbes de la prairie, les troupeaux qui fuient le danger comptent quelquefois dix mille têtes.

La rareté des aliments oblige les Boschimans à se diviser en petites hordes. Elle limite l'importance des bandes de Blackfellows australiens qui errent sur des immensités nues à la recherche d'une racine, d'un ver, d'un insecte qu'ils puissent manger ; des Indiens dégradés des Montagnes Rocheuses, qui se repaissent de pommes des prés, de serpents et de lézards ; des Fuégiens, qui ont bordé les rivages de leur île pour chercher des poissons, assez longtemps pour que « dans le cours des siècles les coquilles et les arêtes aient formé des bancs qui dépassent la haute mer ». On pourrait inférer de ces exemples que l'alimentation, dans des cas pareils, est un agent de désagrégation et point du tout un facteur d'agrégation. Ce serait une conclusion erronée. Le groupe est maintenu jusqu'à une certaine limite précisément par cette quantité d'aliments qui l'empêche de s'étendre davantage. Les baies, les noix, le miel, les insectes, les animaux et les poissons dont la capture est facile, se trouvent d'ordinaire en quantité plus que suffisante pour deux ou trois individus, mais insuffisante pour plusieurs

centaines. La découverte de ressources plus larges par un ou deux individus, ou une famille, en attire d'autres aussi sûrement que celle d'un lieu favorable à la pêche ou d'une forêt giboyeuse attire les sportsmen ; et le nombre des individus se rassemblant en société est, normalement, égal à celui que peut nourrir le terrain sur lequel ils campent. Cette relation de cause à effet se voit mieux lorsqu'un changement inusité survient dans les ressources alimentaires. En Australie, si une baleine morte est jetée au rivage, des feux sont allumés et les hordes arrivent de tous les points de l'horizon jusqu'à ce que des centaines d'individus soient réunies pour quelques jours de bombance.

Les sociétés dans lesquelles une population relativement nombreuse est réunie pendant des générations, où le développement des activités et des relations sociales dépasse de beaucoup celui qui s'observe dans les hordes inférieures, se trouvent toujours dans les localités relativement fertiles. L'examen de la distribution géographique des sociétés vivant en tribus, soit éteintes, soit existantes, prouve l'assertion. Les grandes tribus d'Amérique occupaient des habitats magnifiques. Les Iroquois détenaient un territoire d'une fertilité exceptionnelle et d'une parfaite unité géographique. Les Algonquins étaient également favorisés, s'étendant du Saint-Laurent, au Nord, jusqu'à la Virginie, au Sud et à l'Est, et aux landes du Dakota à l'Ouest. De même les tribus de l'Ohio et du Mississipi, les Astèques du Mexique, les Zougnis du Sud-Ouest, les Mayas du Yucatan, les Incas du Pérou. A l'inverse, les Shoushonnes des bassins intérieurs et les nombreuses tribus d'au delà des Sierras, qui occupaient des portions de territoires dénudées entre lesquelles les communications étaient en général malaisées, étaient peu nombreuses et restaient à un niveau de développement très inférieur. Des preuves semblables se recueillent avec abondance dans les tribus de l'Afrique, de l'Asie, de l'Australie. Ce ne sont que les aréas fertiles et où les

communications sont aisées qui permettent les agrégations qui, plus tard, éclosent en tribus.

Le rapport de l'agrégation avec la localité apparaît mieux encore, sur une échelle plus grande, dans la distribution des populations civilisées ou à demi civilisées. La première masse vraiment dense de population humaine était dans cette merveilleuse vallée, longue de six cents milles sur une largeur moyenne de sept milles sur laquelle, chaque année, de temps immémorial, le Nil verse le riche limon noir des collines de l'Abyssinie. La vallée de l'Euphrate qui, pendant des milliers d'années, fut l'unique rivale de celle du Nil, lui cédait de peu comme fertilité. Dans le monde moderne, les populations denses sont dans les vallées du Gange, de la Rivière Jaune, du Pô et du Rhin. Le contraste avec ces régions se trouve dans les sables sahariens que jamais l'homme n'a pu s'approprier par cette civilisation qui les entourait au Nord, à l'Est et à l'Ouest, depuis l'aurore de l'histoire ; ou dans le grand désert central de l'Asie, ce domicile des nomades, qui sépare les millions d'agriculteurs indiens et chinois des millions d'agriculteurs et d'ouvriers européens ; ou encore dans le désert de l'Australie occidentale qui « paraît constituer une immense terre sauvage que ne subjuguera jamais le peuple hardi qui a occupé ses frontières du Sud et de l'Est ».

Ces phénomènes se sont répétés, avec une infinie variété, dans le peuplement de l'Amérique du Nord. Dans cette transmigration vers l'Ouest, qui a porté le centre des populations des États-Unis d'un point à l'Est de Baltimore, où il était en 1790, à un autre placé entre Cincinnati et Indianapolis, en 1890, il n'y a pas eu de mouvements vacillatoires. Certains centres d'attraction ont dominé le mouvement.

Au point de vue du climat, presque toutes les parties de notre continent sont habitables à l'homme, mais celui-ci n'y trouve pas partout une subsistance facile. Au nord

d'une ligne allant du Sud-Ouest du Labrador à la tête du lac Supérieur, et de là à l'extrémité méridionale du lac Atabasco, à l'embouchure de la rivière Frazer, se trouve une région dotée d'une délicieuse chaleur et d'hivers supportables; elle est couverte de forêts primitives où sont les bœufs musqués, les cerfs, une foule d'animaux à fourrure et elle abonde en rivières et en lacs poissonneux; en somme, une région qui attire, à bien des points de vue, mais dépourvue de céréales. Elle « restera une terre sauvage où l'homme civilisé ne viendra pas bâtir sa maison, mais elle deviendra probablement la demeure, le refuge des Indiens, qui y trouveront un abri contre la destruction totale qui les menace dans toutes les parties de ce continent que notre race a aménagées à son propre usage ». Au delà de cette terre sauvage, il y a, au sud de sa moitié Ouest, une région aride qui forme le quatrième grand désert du monde. Elle s'étend à l'Ouest du 100^e méridien à la côte du Pacifique et va des frontières du Canada, où elle a environ 1000 milles de large, à celle du Mexique où sa largeur est de 3 ou 400 milles. L'irrigation pourra faire de ce pays le siège de grandes et riches communautés, mais sa population actuelle n'atteint pas deux habitants par mille carré.

A l'est de ce 100^e méridien, tout diffère. Ici la quantité de pluie dépasse les besoins de l'agriculture et la fertilité y atteint un degré qui n'est connu que sous les tropiques. Nulle part, une égale étendue ne porte une telle variété de produits utiles à l'homme, et nulle part ailleurs les conditions topographiques et atmosphériques ne sont réunies si heureusement, qu'elles rendent presque impossible une récolte nulle. Dans cette région, la population a passé de 3.929.214 habitants, en 1790, à 59.594.637, en 1890.

Dans cette région même, toutefois, il existe une grande variété de conditions et de ressources sur laquelle se modèle la distribution de la population. Ainsi, en 1890, les marais de la côte avaient 21^h,5 par mille carré, les

plaines de l'Atlantique, 74^h,4, la région au pied des montagnes, 69^h,5, les collines de la Nouvelle-Angleterre, 40^h,7, la région des montagnes d'Appalacha, 69^h,5, le plateau des Alléghanys, 59^h,3, la région boisée de l'intérieur, 44^h,3, celle des lacs, 25^h,1, les alluvions du Mississipi, 23^h,6, la prairie, 28^h,3. L'altitude moyenne des États-Unis est d'environ 2.500 pieds au-dessus du niveau de la mer, mais plus des trois-quarts de leur population vivent au-dessous de l'altitude de 1.000 pieds, plus des 9/10 au-dessous de celle de 1.500 pieds. Les 3/4 habitent entre les isothermes de 45 et 60° (7°⁵ et 10° centigrade).

L'agrégation est en elle-même une condition favorable à l'agrégation ultérieure, parce qu'elle apporte la protection aux individus et parce qu'elle est normalement suivie de l'évolution sociale. La distribution des populations civilisées, en particulier, est affectée par des conditions artificielles qui collaborent avec les conditions naturelles. Les moyens de subsistance vraiment primaires sont: les fruits comestibles, les grains, les racines, le poisson et le gibier à l'état naturel. Les aliments conservés et emmagasinés sont des moyens secondaires d'existence qui permettent aux hommes de tenter autre chose que l'industrie extractive. L'accumulation des moyens d'existence secondaires dans de grandes villes et la multiplication, dans ces villes, de formes d'occupations spéciales constituent de puissantes attractions. Les méthodes du commerce et de l'industrie ont aussi une grande influence. Au cours du siècle actuel, la vapeur a concentré les industries manufacturières et les populations ouvrières. Peut-être, au xx^e siècle, les moteurs électriques pourront les éparpiller dans une certaine mesure.

Une population et son emplacement sont constamment en action mutuelle. La population convertit les ressources locales en énergie vitale qui est la source de

toute énergie sociale. L'évolution de l'énergie et, par suite, l'amplitude de développement possible, dépendent en partie des qualités héritées de la population, mais surtout des caractéristiques de la résidence, comme le démontrent les développements inégaux d'une même race placée dans diverses régions du globe. En Europe, par exemple, les Northmans ont engendré les nations scandinave, anglaise et française. Dans les États septentrionaux de l'Amérique, ils progressent rapidement en nombre, richesse et pouvoir. En Islande, ils se sont à peine maintenus, dans leur lutte inégale avec un climat qui anéantit les ressources du sol. Toutes choses égales, une atmosphère sèche, une alternance de chaud et de froid et une topographie variée qui donne à la population le désir de se mouvoir librement entre la plaine et les coteaux, les côtes et les vallées, sont les conditions les plus favorables à une vie énergique. Les terres si variées de la zone tempérée septentrionale, quoique ne produisant pas les aliments avec la profusion tropicale, sont le domicile naturel des populations conquérantes et constamment progressives.

Une large portion de l'énergie d'un groupe animal ou d'une population humaine se dépense nécessairement à trouver, à capturer ou à produire leur nourriture. La possibilité d'un progrès quelconque de l'agrégat dépend du surplus d'énergie que laissent libre les activités nécessaires à la simple subsistance.

La premier emploi normal de ce surplus d'énergie est l'accroissement numérique. Un taux de natalité qui dépasse celui de la mortalité, est toujours un indice grossier de vitalité. Toute population qui s'augmente par la natalité est en voie d'évolution. La lutte pour la vie y devient plus intense et la sélection naturelle y entre en œuvre. En règle générale, par suite, les groupes en progrès numérique voient grandir leur force aussi bien par l'amélioration des individus qui les composent que par

l'accroissement de leur nombre. Par suite, les groupes en progrès numérique survivent d'habitude et, d'ordinaire, ceux dont le nombre est stationnaire disparaissent. Par suite aussi, la majorité des groupes ou des populations existant à un moment donné sont en progrès numérique. Pendant des siècles, toutes les populations de l'Europe qui descendent des puissants envahisseurs germains de l'Empire romain ont augmenté de nombre chaque année, avec de rares exceptions comme celle qu'offre la population stationnaire de la France actuelle.

Parmi les conséquences d'un développement numérique de population, celle qui offre à la sociologie l'intérêt le plus immédiat est l'évolution d'une forme particulière d'agrégation. Pour lui donner un nom technique, nous pouvons l'appeler l'agrégation génétique. C'est un groupe de parents qui ont vécu ensemble dans une localité depuis leur naissance. A l'échelle la plus réduite, c'est simplement une famille actuelle composée des parents et de leurs enfants de la première génération. Sur une échelle plus large, c'est une agrégation de deux ou trois générations de descendants d'un seul couple. Sur une échelle plus large encore, plus complexe, c'est la réunion de familles qui ont pu être ou non parentes à une époque antérieure, mais qui le sont sans conteste devenues par les mariages réitérés.

Les grandes colonies d'insectes sociaux — fourmis, abeilles et guêpes — sont des agrégations génétiques du genre simple. Malheureusement, il ne nous est pas donné de savoir jusqu'à quel point les bancs de poissons, les bandes d'oiseaux, les troupeaux de mammifères sont simplement des associations génétiques. Il est certain qu'ils sont en partie d'origine composite.

Les tribus humaines sont les exemples les plus parfaits d'agrégation génétique. Le schéma de l'organisation sociale, que nous allons expliquer, est tout entier basé sur la parenté.

Dans la civilisation chaquenation, et dans la nation chaque ville ou hameau, est dans une large mesure une agrégation génétique. Les populations d'Angleterre, d'Irlande, de Hongrie sont, dans la plus large acception du mot, des agrégations génétiques en tant qu'elles sont de sang anglais, irlandais ou magyar. Les communautés locales quelque peu isolées tendent à devenir des agrégations presque uniquement génétiques. Tels, par exemple, les établissements suédois d'Aroostock, dans l'État du Maine, les petits hameaux des quakers, en Pensylvanie, quelques communautés hollandaises dans le même État, les établissements acadiens de la Louisiane, beaucoup des villages Mormons de l'Utah, des villages scandinaves du Nord-Ouest, des hameaux franco-canadiens de la province de Québec.

Le second emploi normal du surplus de l'énergie d'une population, c'est le déplacement. La même vitalité qui favorise l'agrégation par l'augmentation du nombre, la limite par la dispersion. Le détachement du groupe initial, aussi ordinairement que la procréation, dérive d'un accroissement de l'énergie animale. La dispersion peut séparer des individus ou des groupes. C'est usuellement par groupes qu'elle s'effectue chez les animaux ou les hommes primitifs. Les hordes et les troupeaux, dans un habitat donné, ont une importance normale, phase de l'équilibre naturel et qui se maintient, la natalité accroissant le nombre, par le départ de petites bandes qui vont à la recherche de terrains nourriciers et deviennent avec le temps des agrégations aussi nombreuses que celles dont elles sont issues. Parmi les hommes très inférieurs — les Veddas, les Boschimans, les Fuégiens, les Innuits, — les familles se détachent avec la plus grande facilité d'un camp pour se joindre à un autre ou en former un nouveau. Loth prenant ses troupeaux et ses bergers et se séparant d'Abraham n'a fait que ce qui a eu lieu chaque jour dans

les groupes patriarcaux de bien des pays. L'émigration individuelle est un usage de l'homme civilisé. 32,7 0/0 du gain naturel que donne à la population du Royaume-Uni l'excès de la natalité émigrent sous d'autres cieux. Le chiffre pour les autres pays sont : Allemagne, 20.1 ; Italie, 22 ; Suède, 50 ; Norvège, 55 ; Suisse, 34.1 ; Danemark, 22.2 ; France, 5.1.

Les groupes et les individus qui se détachent, en s'adaptant à leur nouvel habitat, assument de nouvelles caractéristiques par la sélection naturelle. S'ils restent longtemps dans leur nouveau milieu, ils deviennent des variétés nouvelles. De subtils observateurs de la vie animale découvrent facilement les différences entre les insectes, les oiseaux, les mammifères de la même espèce qui habitent des localités différentes. Aux Etats-Unis, la sélection naturelle produit rapidement de nouveaux types d'hommes et de femmes avec ceux de presque toutes les nations d'Europe. Dans une nouvelle résidence, la sélection naturelle agit plus efficacement que dans un vieux domicile. Par suite de l'incapacité d'un grand nombre d'immigrants de s'adapter aux nouvelles conditions de nourriture et de climat, aux nouvelles façons de vivre, le taux de la mortalité est élevé au début. Ces phénomènes peuvent s'observer parmi les Irlandais, les Allemands et les Italiens d'Amérique.

L'émigration, qui disperse ainsi la population et crée de nouveaux types, amène plus tard la concentration. Dans les groupes, plus ou moins distincts, il se produit des courants d'individus qui, de temps en temps, convergent vers des points particuliers dont une raison quelconque fait des centres d'attraction. La conséquence intéressante pour la sociologie, est une forme d'agrégation, qui diffère absolument de celle que nous avons appelée génétique et qu'on pourrait nommer congrégation, ou groupement congrégatif. C'est une agrégation d'individus ou de familles